

Elle voulut bien accepter le bouquet remis par Serge et pria Floriette de lui raconter en détail la première visite à Maison-Belle.

Celle-ci le fit aussitôt, avec tout l'entrain, toute l'exubérance inhérente à sa nature prime-sautière ; elle décrivit la maison, parla de tout, même de Schamyl et de Trottignon ; mais arrivée au petit épisode des roses thé, elle fit soudain opérer à son récit une sorte de mouvement tournant et le passa sous silence. Une crainte lui était venu subitement que sa sœur ne souhaitât partager ces fleurs, et combien il lui en eût coûté !... Cette crainte traversa son esprit comme une flèche ; elle se jugea ensuite bien égoïste, eut quelque honte, mais n'osa plus revenir sur l'incident.

Remontée dans sa chambre, elle courut vers le vase de cristal d'où les fleurs semblaient lui sourire, se pencha vers elles et les effleura de ses lèvres. Puis elle les emporta vivement dans son petit atelier, tout en haut, en haut de la vieille tour. Cette pièce était sa retraite favorite, elle venait y peindre des fleurs, y lire de la musique sur un petit piano que sa grand'mère avait fait venir de Paris tout exprès.

Ceux qui prétendent savoir déchiffrer quelque chose dans les cœurs de jeune fille n'ont qu'à employer ici les ressources de leur science. Pourquoi Floriette gardait-elle si jalousement ces roses pour elle, pourquoi ?... Elle-même n'aurait point su le dire clairement.

Dûment mise au courant des incidents de la journée, Pascale dit au baron :

—Je partage absolument votre manière d'envisager la situation, mon père. Je crois, en vérité, que vous avez raison en vous faisant un noble devoir d'opposer la fermeté de vos principes, la sagesse éclairée de votre expérience à cette dangereuse marée montante d'innovations. Je crois démêler en ceci que le jeune Valrède n'est point aussi fougueusement emporté que son père vers ce déplorable courant moderne ; je désire donc vous aider de tout mon pouvoir dans le noble but que vous allez poursuivre. Vous avez bien voulu me confier la direction de votre maison ; souffrez que je me plaise à vous seconder en recevant ces personnes comme peut et sait le faire une fille de la noble famille de Trémazan.

Ravi de voir sa fille dans ces dispositions, le baron la baisa sur le front.

—Vous êtes une grande âme, Pascale, vous savez comprendre toutes choses et accepter les nécessités de l'existence, même lorsque vous pouvez y éprouver fatigue ou difficultés.

Le digne gentilhomme et la fière Pascale, elle-même, pouvaient-ils bien démêler exactement l'impulsion secrète qui gouvernait cette dernière et rendait ces nécessités de l'existence moins pénibles à accepter que son père ne le supposait ?